

LETTRES
ARTS
VIE ARTISTIQUE

LYON S'AMUSE

TRAVAIL
SPORT
VIE MONDIAINE

Paul de CHANDIEU
RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Politique, Mondain, Satirique et Théâtral

Georges AUBERT
DIRECTEUR

Suis le lion qui ne mord point
Si non que l'ennemi me pince

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

LETTRES ET CORRESPONDANCE

Boîte: rue d'Amboise, 2
LYON

ABONNEMENTS

Lyon (un an)..... 10 fr. | Départements (un an)..... 12 fr.

On reçoit les abonnements de Trois et Six mois

VENTE EN GROS: Chez M. ÉVRARD, rue des Archers, 17.

ANNONCES ET RÉCLAMES

S'adresser: 3, Rue Palais-Grillet, au 1^{er}

LYON

SOMMAIRE:

- Idyle**..... Armand SILVESTRE
- A celle que j'aime**..... STEPHANE
- Bartolino**..... Courrier de Lyon.
- Paulus**..... X.
- La Vie sportive**..... HORSMAN.
- Pour les Inouïs**..... Le plus bête des rieurs.
- Femmes et Bocks**..... Un bachelier es-bocks.
- Les Echos**..... NERI.
- Soirée mondaine**..... BLONDIETTE.
- Nouvelles artistiques**..... X.
- St-Etienne**..... R. de SAUVENY.
- Clermont**..... G. de VAULX.
- Enigme**..... X.
- Feuilletons:**
- La Bouche de Mme X..... Adolphe BELOT.
- Le cas de K. Guérin..... Edm. ABOUT.

L'ALMANACH DU LYON S'AMUSE

Notre Almanach est en préparation. Nous réservons à nos lecteurs de très agréables surprises.

Sans divulguer aucun secret et sans établir aucun programme, nous pouvons affirmer qu'il sera piquant! Il contiendra certaines photographies du plus vif attrait; elles seront représentées dans toutes leurs splendeurs sans accompagnement de noms. Reconnaîtra qui voudra. Ce sera drôle!...

IDYLLE

I

Voulez-vous que nous allions aux champs, madame, dans les campagnes lointaines où achèvent de mourir les magnificences désolées de l'automne? Car les peupliers versent leurs dernières larmes d'or sur les gazons ruisselants, et les belles pourpres de vignes mûres ne sont plus que les loques flottantes du royal manteau des treilles. Les chènes seuls ont gardé leur rousse chevelure qui ne tombera que sous la poussée des feuilles nouvelles. Hâtons-nous, ma chère âme! Quelques jours encore; une gelée matinale, et les arbres ne seront plus que de noirs parapets sur la page grise du ciel.

Allons, d'ailleurs, où vous voudrez, mais là cependant où la vie rustique est réelle et sincère. Car il me faut de vrais bergers pour l'églologie que je veux vous conter, non pas des pasteurs d'opéra-comique roulant entre leurs doigts des houlettes démodées. Il me faut un gars authentique et une fillette bien naïve. Ne touchons pas cependant aux paysans de Georges Sand. Sans rien dénaturer de leurs façons et par la seule puissance de son génie elle les a faits plus grands que les discoureurs augustes de Théorie et de Virgile. C'est bien beau et bien tentant pourtant les paysages qu'elle leur a donnés pour décor. Bah! risquons-nous de ce côté, dans la vallée charmante où Argenton dresse ses toits d'ardoise le long d'une prairie toute émaillée de crocus dans la belle saison, une prairie que traverse un cours d'eau rapide dont le sable est traversé par les zigzags transparents des meilleures écrevisses du monde. Nous sommes partis, n'est-ce pas? C'est exquis, entre nous, de voyager sans changer de place. Rapprochez doucement votre causeuse de mon fauteuil, que nous ayons l'illusion du chemin de fer où l'on est très voisin l'un de l'autre. Vous pouvez même pencher un peu votre tête sur mon épaule, comme vous le faites quelques fois pour dormir en route. J'adore l'odeur de vos cheveux. Et puis, c'est un peu leste, mon histoire, et c'est à votre oreille seulement que je veux la dire. Je vais imiter, s'il vous plaît, le sifflet de la locomotive et les hou! hou! de la fumée au départ. Pourvu que nous n'ayons pas d'accidents!

Dieu soit loué! Nous voici arrivés à bon port. Pour nous délier les jambes, nous allons gagner la pleine campagne à pied. Je vous porterai dans les endroits difficiles. Vous êtes le plus délicieux fardeau que je sache au monde et ce me serait un délice d'être votre baudet durant l'éternité.

II

Voyez-vous ce ménage de jeunes époux qui passe, lui, dans sa belle blouse d'un violet révoltant, à laquelle une cravate rouge sert de collet, elle, charmante dans sa robe bleue et sous son bonnet de linge fin? C'est Mizet et c'est Annette. Ils ont été fiancés tout l'été et viennent de se marier seulement, après la vendange. Dame, on est économe du temps, dans la paysannerie française; on y est même avare de tout. On a été à la mairie quand on n'a plus eu rien à faire aux champs. Maintenant, ce n'est pas une mode ridicule d'attendre le commencement des froids pour coucher légitimement ensemble. Les nuits d'hiver sont meilleures pour les amoureux, parce qu'elles sont les plus longues. Si vous y consentiez, prin-

cesse, je ne ferais aucune difficulté de vous continuer mon récit entre deux draps. Nous juxtaposerions nos deux oreillers pour nous offrir l'impression d'un wagon-lit, ce qui est extrêmement cossu. Vous ne voulez pas? tant pis. Mais ne me parlez plus jamais de vous payer des sleeping-cars.

Il est rudement taillé, n'est-ce pas, Mizet, et Annette est joliment appétissante! Ah! c'est qu'ils étaient sages tous deux avant la noce, ce qui conserve joliment... Annette tout à fait sage et même un peu bête. Car les passe-temps amoureux des animaux ne lui avaient rien appris, ce qui dénote une imagination pure, mais un grand défaut d'esprit d'observation. Elle croyait encore, en se rendant à l'église dans sa toilette de neige, que les petits hommes se distinguaient des grands parce qu'ils étaient nés sous des choux de Bruxelles. O candeur divine! Mizet était infiniment plus dégourdi — il avait été passer quelquefois le dimanche à Châteauroux, qui a des horizontales de toute petite marque, — mais il avait eu le bon esprit de ne pas manger son bien conjugal en herbe, j'entends de ne point toucher d'arrhes sur son bonheur futur, ou encore de ne se point faire cocu avant la lettre de faire part.

Et cependant, ils ne s'étaient guère quittés, durant la moisson où ils avaient quelquefois dormi côte à côte, dans l'épaisseur protectrice des blés, durant la canicule, voire même par les belles nuits pleines d'étoiles qui semblent faites pour les rêveries à deux. Mais les gens qui ont peiné tout le jour ne rêvent guère. Il y a cependant les imbéciles qui rêvent encore moins.

III

Daphnis apprenait à Chloé à jouer de la flûte. Il tendait aux jolies lèvres roses de sa bien-aimée le buis léger pour le baiser ensuite tout frissonnant encore de l'air envolé. C'était une occupation poétique entre toutes et charmante au bord des eaux claires dont le murmure accompagnait d'un délicieux et imperceptible cliquetis de cailloux la chaisse des jeunes pasteurs. Mais les temps ont infiniment changé depuis la déclaration des droits de l'homme, laquelle nous a révélés tout ce que nous valons et que nous ne sommes pas faits pour souffler dans des pipeaux sous les feuillées, mais pour clamer et voter sur les places publiques. Mizet et Annette jouaient cependant ensemble, mais à l'instar des citadins sérieux, dans les estaminets où l'on discute les candidats à travers la fumée démocratique des pipes dominicales. Oui, comme tous les libre-penseurs qui se respectent, ils employaient l'heure des veépres à compter des points aux dominos, mais plus souvent encore aux cartes; car Annette les adorait. Ils ne s'en tenaient pas à la bataille enfantine, mais abordaient les parties les plus savantes. Et ce qu'ils se chamaillaient! Mizet était horriblement tricheur et Annette l'exaspérait en glissant constamment des regards obliques sur son jeu. Alors il jetait ses cartes, boudait, se fâchait, et tout cela finissait, comme il convient, par des embrassades. Si vous me boudiez un peu, madame? Non? Si j'y tenais cependant, je n'aurais qu'à vous pincer un peu au-dessus du mollet. Ne retirez pas votre jambe! Ah! comme j'aurais bien mieux raison de vous dans un vrai compartiment!

Un jour, Mizet dit bêtement à Annette: — La première nuit que nous serons mariés, je t'apprendrai un bien joli jeu.

— Ça ressemble-t-il au piquet? demanda plus bêtement encore la jeune fille.

Il ne put réprimer une grande envie de rire et lui dit: — Oui!

— Alors l'un écarte et l'autre joue?

— Précisément.

Et il étouffait dans sa jolie barbe adolescente, soyeuse et toute blonde. C'était le soir, et les étoiles aussi souriaient de tant de candeur; elles souriaient là-haut silencieusement, en clignotant de leurs jolis yeux d'or. Je vous dis cela, ma chère âme, parce que vous froncez horriblement le sourcil. N'allez-vous pas être plus pudique maintenant que les astres de la chaste Phébé, la vierge impeccable, avait choisie pour compagnie? Quand on vous raconte des bêtises, princesse, le mieux est de n'avoir pas l'air de les comprendre trop.

IV

Ah! vous m'avez tellement troublé avec votre moue que je ne sais plus comment continuer. Et c'est le plus difficile qui me reste à dire! Imaginez qu'il nous faut pénétrer maintenant dans la chambre nuptiale de Mizet et d'Annette, la première nuit de leurs légitimes amours. Eh bien, quoi! n'ont-ils pas acquis le droit de s'aimer honnêtement, ces deux enfants, dont la tendresse ne blesse aucune loi divine ou humaine? Les bonnes gens n'ont pas de ces ridicules bévue-leries. Tant pis pour les autres! Nos aïeux, qui nous valaient bien, n'avaient pas si grand-peur de rire!

Donc Mizet avait tenu sa promesse et appris à Annette enchantée le nouveau jeu qu'il lui avait annoncé. Pour se le bien mettre en tête, ils avaient déjà fait quatre parties et la lune n'était encore qu'aux deux tiers de sa course sur le chemin fleuri d'étoiles du firmament. Mizet se mit à souffler comme un homme qui prendrait bien un peu de repos; et, pour le prouver davan-

tage, il ferma doucement les yeux, pas tout à fait, juste assez pour regarder encore entre ses cils tout en laissant croire qu'il dormait. Tout le monde sait que la femme est un être essentiellement curieux. Nul n'en voudra donc à Annette d'avoir profité du feint sommeil de son mari pour soulever légèrement les draps et les renfermer bien vite ensuite, en poussant un petit cri de surprise et d'effarouchement.

Puis ce fut un silence.

— Mizet, dit-elle tout à coup d'une voix bien caressante, tu ne veux plus jouer?

— Non! fit Mizet d'un ton boudé.

— Et pourquoi?

— Tiens! parbleu! parce que tu as vu mon jeu!

Ne vous fâchez pas, princesse, pour ce simple badinage! Votre grand-mère en a entendu bien d'autres, et c'était une fort honnête femme cependant.

ARMAND SILVESTRE.

A CELLE QUE J'AIME

Tu es blonde et tes yeux sont bleus,
Tes lèvres sont roses et mignonnes,
Ton sourire est toujours gracieux;
Comme je t'aime ainsi friponne.

Comme j'aime ta petite main,
Ta taille mince et élancée;
Comme j'aime ton pied mince
Et ta joue rose parfumée.

J'oublie tout quand, seul avec toi,
Tu souris assis sur mes genoux,
Et je suis plus heureux qu'un roi
Lorsque tu me dis: Aïmons-nous!

Oh oui! aimons-nous, chère Adèle,
Aïmons-nous, nous serons heureux;
Mon cœur au tien sera fidèle
Je te le jure devant Dieu.

STEPHANE.

BARTOLINO

Le cas du conseiller municipal Bartolino, venu dernièrement devant la première chambre du tribunal civil, a inspiré à M. Paul BERTNAY un article fort spirituel. Nous le relevons dans le Courrier de Lyon.

En même temps que l'hiver, il arrive, il arrive, Bartolino!

Il arrive à la correctionnelle pour soutenir notre vieille gaité française qui menaçait de périr sous les ennuis de la politique et des affaires. Au moins avec l'original conseiller dont la Croix-Rousse s'est donné les gants, a-t-on pu se faire une pinte de bon sang.

Il s'agissait de savoir si cet excellent Bartolino l'était ou ne l'était pas.

— Quoi donc?

— Eh bien, ce que vous savez.

— Expliquez toujours.

— Eh bien, notre édile Bartolino... Comment vous dire cela?... notre édile Bartolino n'a pas toujours été le farouche soutien des principes absolus que vous savez. Autrefois, il soutenait... autre chose et la tolérance entraînait pour beaucoup dans ses pratiques professionnelles.

En vertu de cet adage: il n'y a pas de sottis mœurs, il n'y a que de sottés gens, Bartolino s'est dit: laissons les dames au salon, et occupons-nous de viriles besognes.

Pour les travailleurs de la nuit, il y a des fonctions sinon excessivement considérées, du moins assez lucratives.

Et encore on se demande vraiment pourquoi on refuse si fort des certificats de bonne vie et mœurs aux anciens collègues de notre édile Bartolino.

Ils font de la chevalerie nocturne. Tout pour l'honneur et les dames. Quand la beauté errant dans les jardins de Paphos y est molestée par quelque brutal soudard, les ex-collègues de Bartolino prennent sa défense et combattent pour elle. Ils saisissent l'écu et la pique, ils baissent leur visière et se lancent dans la mêlée.

Ils sont beaux, combattent comme des héros d'Homère, préférablement avec l'épée de Couzon, terribles et forts, assommant les indiscrets, balayant les ivrognes, expulsant les récalcitrants et récompensés ensuite de leur dur labeur par un sourire de madame.

Comme intermédiaire à ces jeux guerriers, ils apportent dans les bosquets où Armide séduisit Renaud à prix fixe, les rafraîchissements et les chateries qui aident à la gaité des propos d'amour — tels que vin fuschiné, bière salicylée, tabac de cantine et même — ô luxe sardanapalesque — un saladier sucré où nage du citron aigri sur des produits chimiques, rouges, fumants et poisseux.

Eh bien, pour chevaleresque que fut l'ex profession de Bartolino, Bartoliao, devenu homme public, ne se rappelait plus qu'il y a aussi des maisons et des femmes dont la publicité fait tolérer l'amabilité.

Quand il entendait dire à table d'ôte: Enlevez le poisson, il ne répondait plus: — le premier

qui me touche!... Il n'allait plus dans la rue du Gaz, il laissait les batailles de la nuit se terminer sans son intervention, il ne mangeait plus le blanc des yeux de ses adversaires; comme Achille il s'était retiré dans sa tente, il avait passé des plaisirs aux affaires, et voilà que tout à coup un journal satyrique lui plaqua sur le dos le gros numéro de la rue du Gaz.

Alors notre édile se dit que le moment est venu de faire un exemple et il assigne le *Tintamarre*.

Etonnants débats, où ont défilé les témoins les plus folâtres, les blanchisseuses les plus joviales, les plaidoiries les plus grasses et les révélations les plus gauloises.

— Ce n'est pas la première fois, disaient les avocats, ce n'est pas la première fois que Bartolino est mis en passe de se disculper.

Déjà au conseil municipal on l'a engagé à démontrer la fausseté de ces accusations. On avait même à ce sujet constitué un jury d'honneur devant lequel il s'est contenté de nager entre deux eaux.

Cette fois, il procède différemment: il apporte des certificats de patrons divers pour tout le temps qu'il a passé à la Croix-Rousse — excepté pour le temps du séjour qu'il a fait à Cythère.

— Que faisiez-vous en 1865, lui demande le *Tintamarre*.

— Je travaillais chez M. X*** en 1866.

— Mais en 1865?

— Je travaillais chez M. Y*** en 1864.

— Mais en 1865?

Motus, néant, silence.

Sur quoi le ministère public n'a pas paru précisément convaincu de la pureté professionnelle de l'édile Bartolino, sur quoi le tribunal a renvoyé le prononcé de son jugement, sur quoi nous prévoyons pour notre confrère hebdomadaire une condamnation tout à fait bénigne.

Bartolino s'étant donné les gants de demander mille francs de dommages et intérêts. Le sage législateur lui octroiera vraisemblablement quarante sous.

Ce chiffre ironique rappellera à Bartolino l'indemnité que les consommateurs satisfaits lui remettaient jadis... après boire, et il pourra, si le cœur lui en dit, aller orgueilleusement les montrer à la directrice de son ancienne maison en lui disant:

— J'ai fait aujourd'hui un petit cachet.

Et il reverra, songeur et ému, le plancher pant qu'il balayait avec conscience, les tables vineuses qu'il frottait à tour de bras, l'escalier où disparaissaient tour à tour les clients silencieux, le fauteuil où trônait madame, le judas par lequel on s'assurait des bonnes dispositions du visiteur, et quand il prendra congé, madame lui dira en souriant: Soyez moins rare!

O Bartolino! c'était la jeunesse, c'était l'Arabie et ses parfums, l'Orient et son ivresse! c'était le doux *far niente* du jour après les labeurs de la nuit, c'était le bon poêle chaud en hiver et l'ombre des volets fermés en été.

Il fallait rester dans ce paradis de Mahomet, y vivre de la vie du philosophe et du sage, ne faire de discours politiques qu'entre la poire et le fromage, pour expliquer à ces dames les vrais principes du communisme appliqué à leur profession!

Mais l'ambition l'a mordu, il a voulu la gloire. Qu'il l'ait donc!

PAUL BERTNAY.

PAULUS

Et ses Procès.

Paulus gagne tous ses procès.

Paulus gagne 175 francs par soirée à la Scala.

Paulus gagne 200 francs par soirée aux Folies-Bergère.

Paulus chante chaque soir pendant un quart d'heure à la Scala.

Paulus chante une demi-heure après aux Folies-Bergère pendant un quart d'heure encore.

Paulus gagne 136,875 francs par an sans compter les extras.

Paulus a eu un procès avec le Barnum-Cahen.

Paulus a gagné ce procès.

Paulus a un coupé.

Paulus gagne au Casino de Lyon... Je n'en sais rien.

Paulus a un piano.

Paulus a la voix juste; c'est le piano qui est faux.

Donnez-moi donc le la? S. V. P.

Paulus a été volé par son domestique.

Paulus a porté plainte contre ce mauvais serviteur.

Paulus n'a pas pu faire condamner son domestique.

Le *Matin* dit pourquoi?

Cour d'appel. — Le chanteur Paulus volé par son domestique. — Pour 25 francs, pour 25 francs! etc.

Le chanteur Paulus a remporté un petit succès... devant la cour d'appel.

Volé de 400 francs, il y a quelque temps, par son domestique, Paulus porta plainte contre ce dernier, qui fut poursuivi par le parquet.

Mais le jour du procès, le chanteur se trouvait en tournée dans le Midi et ne se présenta point à l'audience où il devait déposer comme témoin.

Cette absence lui valut, selon le Code, 100 francs d'amende par défaut.

Il fit opposition au jugement, et son avocat, M^e Doumère, obtint que l'amende fut réduite à 25 francs.

Mais cela constituant encore un casier judiciaire, Paulus voulut essayer d'effacer complètement la condamnation et, dans ce but, il interjeta appel.

M^e Doumère s'est de nouveau présenté pour le chanteur de la Scala, devant la Cour.

Le spirituel avocat a expliqué que, si Paulus n'avait point déferé à la citation de justice, c'est parce qu'il se trouvait en tournée, loin de Paris, et lié par un engagement contenant un dédit de 25,000 francs s'il ne chantait pas.

Dans cette situation, il a préféré courir le risque de ne point faire condamner son domestique, qui ne lui avait pris que quatre cents francs, plutôt que d'être obligé d'en verser vingt-cinq mille à son impresario.

Thémis comprendra la position du chanteur et acceptera son excuse, a conclu M^e Doumère.

Le ministère public, M. l'avocat général Banastou a le premier compris la première et accepté l'autre, en invitant la Cour à faire comme lui, — ce que celle-ci a fait.

Paulus a donc été déchargé de son amende, même de sa réduction d'amende.

LA VIE SPORTIVE

La jeune Société hippique du Rhône a cru un instant faire une perte sérieuse en la personne d'un de ses principaux fondateurs, M. Faurax.

M. Faurax quitte en effet notre ville et va habiter Marseille. Il a songé à donner sa démission de membre de la société, puis il l'a retirée devant l'insistance de ses nombreux amis.

M. Faurax continuera donc à apporter son concours à la Société hippique du Rhône; son départ n'en laissera pas moins des regrets.

X

Nous re- remporté quelques v... le nom de M. Balleidier qui figure... de prix gagnés.

Dans ce chiffre, *Alburquerque*, cheval de steaple, marque pour sa part 18,000 francs; *Pepote*, *Biscote* et *Prudence* font la différence.

Aspic, de l'écurie Carter, réclamé à Aix-les-Bains par M. Balleidier, n'a remporté aucun prix.

Prudence a été payée 15,000 francs, *Popote* 3,000 francs et *Biscote* 2,000 francs.

HORSMAN.

COURRIER DES THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS. — Tous les soirs: *Un Conseil judiciaire*, comédie nouvelle en trois actes, par MM. J. Moineaux et Alexandre Bisson, le grand succès actuel du théâtre du Vaudeville et du théâtre des Célestins.

La première a été très brillante. Tout le clan demi-mondain y assistait. Deux horizontales de grandes marques ont du reprendre le chemin des Terreaux faute de place. Nous voudrions qu'il en soit tous les soirs de même.

GRAND-THÉÂTRE. — Succès pour les représentations de M. Boudouresque, première basse de l'Opéra, que nous aurons encore l'avantage d'entendre. — Avis aux retardataires.

THÉÂTRE-BELLECOUR. — Comme on le verra plus loin: *Martyre*, le grand drame de M. d'Ennery, fait verser d'abondantes larmes, même aux plus endurcies des pécheresses lyonnaises.

Un bon bougre, Une grosse bête, Un crétin.

Dans ma dernière chronique j'ai qualifié un coup de sifflet à l'adresse d'une note hors de la partition: cinq lettres sont venues au journal; et cependant je crois avoir entendu un seul sifflet seulement... Enfin!... la chose est difficile à contrôler; passons.

Des cinq lettres, deux ne sont pas signées; à celles-ci je n'ai pas à répondre. Les autres émanent, à en juger par leur rédaction, d'un bon bougre, d'une grosse bête et d'un crétin.

Je maintiens ce que j'ai dit et j'ajoute: quand un homme d'honneur est offensé par un article de journal il a pour se défendre deux choses: la loi, le champs clos.

J. VATÈS.

POUR LES INONDÉS

Le Petit Marseillais reproduisait dernièrement des vers de Clovis Hugues, inspirés au poète par les désastres de l'inondation.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir les donner tous. Voici les trois dernières strophes de ce morceau remarquable :

Mais j'ai dit au Rhône qui gronde :
« Assez d'injustice et d'effort !
« Qu'importe le bruit de ton onde ?
« Nous ferons plus de bruit que toi !
« Car il faut que la France entende,
« Qu'elle se retrouve et nous rende,
« Au nom d'un peuple désolé,
« Le droit à l'éternelle vie,
« La moisson lâchement ravie,
« La moisson que nous nous avons volé ! »

J'ai dit à la Durance : « Arrière !
« Et gare à tes flots triomphants !
« La Patrie est auguste et fière,
« Et nous sommes tous ses enfants ! »
J'ai dit aux sources débordées :
« Vous monterez de cent coudées
« Au-dessus des rocs châtés,
« Vous monterez jusqu'à l'aurore
« Que vous ne sèriez pas encore
« A la hauteur de nos pités ! »

Et maintenant paix et courage !
Les fillettes retourneront
Danser sous l'arbre du village,
Avec des perchoches au front,
Dans le vague réveil des choses,
Les sillons s'empliront de roses ;
Et nous irons, quand Messidor
Aura fait oublier l'épreuve,
Annistier notre vieux fleur,
Dans le lever des soleils d'or !

CLOVIS HUGUES.

Sarrazin, comme Clovis, a dit son mot sur les ravages causés par les eaux terribles. On sent là le grand cœur du poète populaire : Rien d'humain ne m'est étranger.

LES INONDATIONS

Les torrents descendant, en grondant, des montagnes
Et chassant, bruyamment, les fleuves dans leurs lits.
Le village et la ville étaient ensevelis
Sous les eaux, et la barque errait dans les campagnes.
Ces cris volaient : Sauvez nos enfants, nos compagnons ;
Nos toits sont effondrés et nos murs démolis,
Et l'onde — autre sauzire — aux larges et froids plis,
Les couvrait... Mort, toujours à ces tournois tu gagnes...
Le mont s'est écorché, la plaine est une mer ;
Le pays riche et gai n'est plus qu'un froid désert
Noir de limon, couvert d'un réseau de ravines...
Oh ! que de ce féau nos frères soient vainqueurs...
Qu'ils voient, pour réparer au plus tôt leurs ruines,
Une inondation de pitié dans nos cœurs.
Lyon, ce 17 novembre 1886.

Jean SARRAZIN.

Nous avons promis, dans notre dernier numéro, de donner le sonnet Alsace-Lorraine, de Jehan. Tenons parole.

ALSACE-LORRAINE

La Nature avait pris des soins pour vous bien faire,
Aussi, son œuvre est-elle admirable en tout point :
Voire œil au fin regard plonge et s'étend au loin,
Et contemple...
Mais l'homme vous a fait habiles messagers :
On vous verra bientôt braver les grands dangers
Et porter, au pays qui souffre, l'espérance...
Ces provinces, qu'un tigre affamé veut broyer,
Dont vous portez les noms reviennent à la France
Comme vous revenez à votre colombier.

Jean SARRAZIN.

Est-il vrai, Sarrazin, que Pianet te convoite
pour entrer un de ces jours dans la cage de ses lions ?
Les souvenirs de Pezon l'embêtent.
Le plus bohème des Rédacs.

FEMMES ET BOCKS

Louise la Blonde

Il est un plaisir que je goûte fort durant la saison printanière : j'aime dans les grands bois nonchalamment étendu sur le gazon aux mille

nuances, à l'ombre des arbres séculaires, prêter l'oreille aux sérénades harmonieuses que chantent les oiseaux à la nature ; mais hélas ! les feuilles tombent, le gazon se couvre de neige, et les oiseaux sont partis. Eh bien, oui, j'ai trouvé un ingénieux moyen de me donner, durant la froide saison, ce plaisir d'un concert enchanteur.

J'ai trouvé, dans mes pérégrinations de bohème flaneur, un oiseau, je me trompe, un ange, une femme, dont la grâce harmonieuse semble avoir offert un accueil éternel à une véritable nichée de pinsons et de rossignols en rivalisant par la bizarrerie de leurs notes et de leurs roulades sonores ; on croirait, à l'entendre, écouter le bruit d'une cascade de perles et de saphirs sur une cymbale d'or, ou bien, si vous voulez, parfois, la douce voix de l'onde qui zuzure mystérieusement au rivage. S'il est une statue que j'adore et que j'exécère, c'est bien la Vénus de Milo. Je l'adore pour ses contours divinement et finement ciselés, pour ses formes sculpturales dignes de la reine des amours, pour ses lignes d'une exquise pureté ; je l'exécère pour cette affreuse mutilation qui cache à notre enthousiasme d'admirateur ses bras qu'on soupçonne être sortis du ciseau de l'artiste majestueusement arrondis et doués d'une superbe élégance.

Amant passionné de l'art et de ses augustes créations, je ne crierai pas au sacrilège si vous m'assurez, qu'en contemplant Louise la Blonde, vous ne regrettez plus ce ravage fait par le temps à l'œuvre de l'artiste grec, et je vous assure que, dans sa cippe funéraire, les mânes de Phidias ne seront point troublés.

Il est un seul pays où j'ai pu voir une tête aux cheveux aussi blonds, front couronné d'un pareil diadème d'or : c'est dans le pays où la brise sème dans les airs les enivrantes senteurs de l'orange, où Lamartine chantait Graziella, où Raphaël cherchait pour ses toiles des vierges immortelles dans les délicieuses campagnes de la Toscane où les filles semblent disputer au soleil pour l'éclat de leur chevelure. L'aurore semble avoir effleuré ses cheveux de ses doigts roses en leur laissant cette teinte adorable que nous admirons à l'horizon d'un ciel pur, au lever du jour.

Il en est dont le cœur ne bat que pour les Andalouses à l'œil noir. Hélas ! j'aimais une brune à la chevelure d'Erèbe, à l'œil de jais, à la cambrure de reine, à la gorge admirablement modelée, au sourire gros de séduction. Mais pourquoi vous attrister par un récit navrant, j'allais vous donner des épines alors que je vous ai promis une rose, Louise a tout de la rose. Je crois que, comme elle, son visage fut baigné jadis par le sang de Vénus. Sur son minois que semblent angéliser de grands yeux bleus toujours ouverts à l'espérance, la rose a semé ses teintes vermeilles : ses dents, véritables touches d'ivoire, brillent à travers la ligne carminée de ses lèvres finement dessinées comme la goutte de rosée, perle étincelante sur la pourpre de la rose.

Comme la rose, mille rivaux voudraient la cueillir, mais il est des épines qui semblent la défendre contre toute main profane ; c'est son maintien plein de réserve, sa délicatesse vraiment aristocratique ; faut-il s'en plaindre ? Non, car s'il est une rose sans épine, la rose du Bengale, elle est aussi sans parfum, et les obstacles qui sont un bouclier pour Louise la Blonde, ajoutent à sa mignonne personne je ne sais quelle saveur.

Espérons que pour cette fleur éclose à l'automne, sous le ciel fécond de Bourgogne, et que tous les jours voit s'épanouir la brasserie Ladet, nous n'aurons jamais à répéter, mélancolique et rêveur, ces tristes vers du poète :

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

UN BACHELIER ES BOCKS.

SOIRÉE MONDAINE

CIRQUE RANCY

Nous avons constaté avec le plus vif plaisir que toutes nos plus jolies et nos plus élégantes belles petites s'étaient donné rendez-vous samedi au cirque Rancy, consacrant ainsi par leur présence le samedi comme jour à la mode pour l'établissement de l'avenue de Saxe. Il y avait donc en même temps que le spectacle amusant de la piste, un spectacle agréable dans la salle et dans les couloirs. Nous avons remarqué beaucoup de jolies toilettes et de costumes ravissants qui mériteraient tous une mention spéciale. Malheureusement, la place nous manque pour faire une description des costumes de chacune des spectatrices, nous allons citer seulement ceux de nos élégantes les plus connues.

Et d'abord, commençons par Lucy la Folle, dans un costume vert sombre. Lucie a eu les honneurs de la soirée, elle les méritait d'ailleurs. La baronne de Saint-Ouen portait une robe havane très coquette mais un peu claire. Les couleurs sombres vont bien mieux à la jolie baronne.

Mathilde Bellecour avait un adorable costume noir sur lequel ressortait un joli croissant diamant. Mathilde nous a paru plus gracieuse que de coutume.

Ma Mère M'attend, très bien dans une toilette lainage à grandes raies rouges.

Marguerite, une délicieuse brune dont nous ignorons encore le pseudonyme, était en compagnie de la baronne de Saint-Ouen. Cette belle enfant a déjà une foule d'adorateurs anonymes qui n'attendent que l'occasion de déclarer leur flamme. Très joli son costume lainage noir avec gilet et col velours même nuance.

Anna Perrin portait un superbe manteau fourrure qui nous a empêché de voir sa toilette.

Henriette Chaillou avait une robe grise à petites raies. De très bon goût son veston velours marron.

Alice Hugues avait l'air très surexcitée. Cette joliette blonde avait un joli costume grenat et une adorable capote cardinal encadrant admirablement sa petite tête mignarde.

Lucienne Genève, en compagnie de son amie Claudine. Ces deux demi-mondaines sont en noir. Toujours maussade Lucienne.

Giria Nubienne avait une toilette marron foncé avec gilet flottant bleu pâle. Ces deux couleurs n'étaient guère assorties.

Ravissant le beau Poupard dans sa toilette bleu saphyr garnie de perles, chapeau peluche bleu pâle et grenat.

Claudine Monnaie, dont le sourire est un poème, portait une très jolie robe gris marron.

Céline Décortyl avait un manteau sombre, cachant une coquette toilette à grandes raies bleues.

Marie Mollin en robe à carreaux blancs et noirs.

Céline Chaillou portait, avec beaucoup de chic, un joli costume marron avec appliques fleurs velours même couleur.

Marguerite la Souriante n'avait pas fait de frais. Un simple costume bleu auquel nous reprochons d'être par trop simple.

Lucy la Juive était en noir. Lucy paraissait s'ennuyer dans son fauteuil. Mais aussi Louise n'était pas là.

Francine Grande-Sœur portait sa robe grenat que nous lui avons déjà vu souvent ; sa jeune sœur Lucie était toute de bleu vêtue.

Très élégant le manteau d'une ex-danseuse du Grand-Théâtre, la petite L...

Marie, du cours Vitton, avait un costume faille gris, très simple, mais de bon goût.

Marie Planche à Pain et Annette la Licheuse, suivant leur coutume étaient en noir.

Nous en oublions certainement, et des plus belles. Aussi présentons-nous d'avance nos excuses aux charmantes demi-mondaines qu'il nous a été impossible de voir.

En somme belle soirée au point de vue de la toilette.

Et maintenant à mardi au cirque de la place Perrache.

BLONDINETTE.

La Nourrice et le Tourlourou.

L'éclat des rubans merveilleux
S'effare, comme des bannières,
Dans les squares, où, pour les yeux,
Flottent leurs couleurs printanières...

La Providence en son dessein,
Se montra fort alimentaire ;
Nourrice, elle créa ton sein
Pour l'enfant et le militaire...

Et grasse, tu vas consolant
Le tourlourou de sa gamelle,
Tout en berçant d'un chant dolent,
Ton nourrisson à la mamelle...

Jean AJALBERT.

ECHOS DES QAIS ET DES RUES

Nous avons appris que de mauvais drôles s'étaient arrogés le titre de rédacteurs de LYON S'AMUSE et avaient eu l'audace de se présenter porteurs de cartes de service de couleur verte.

Nous avons pris des mesures pour mettre la main au collet de ces greddins. Il y a dans le code des articles qui règlent ces pirateries.

Les conséquences d'un truc

Depuis quelque temps, Marie du cours Vitton se désolait fort de n'avoir pas de nouveau elle d'un sien ami habitant Clermont.

Elle avisa alors un petit truc, aussi simple qu'ingénieux.

L'ami en question avait en un jour de générosité laissé à Marie quelques valeurs à lots. Le jour du tirage passé, Marie écrivit à son ami que l'une des obligations était sortie avec un numéro gagnant, espérant ainsi que l'attrait de l'argent aurait plus d'effet que ses charmes personnels pour lui amener le monsieur.

Mais hélas quelle fatalité ! Si l'ami ne venait point c'est qu'il était alité et la lettre arriva à Clermont le jour même de sa mort.

Le beau-frère du défunt décachéta la missive et s'empressa de venir à Lyon, réclamer l'argent gagné.

Marie fut bien alors obligée d'avouer le truc. Mais l'auvergnat est incrédule. Il veut sa galette et intente un procès, à la truqueuse qui se dérobe tous les jours aux réclamations du beau-frère héritier lequel la pistait encore un de ces derniers soirs chez Berthoux.

Match de Buveurs

On nous signale, dans notre bonne ville de Lyon, l'arrivée du célèbre buveur de bière Gantois, des Vosges.

Il n'absorbe pas moins de cinquante litres dans l'espace d'une journée.

La rédaction du Lyon S'Amuse l'a convié à une audition au Lion d'Or, avec son émule Lerbleu de Zurich. (Ce célèbre buveur peut absorber paraît-il 100 litres dans une journée. — Le pari est de 1,000 fr.) pour un tournoi pacifique.

Une des plus jolies demi-mondaines lyonnaises vient de poser chez un photographe des plus habiles de notre ville.

L'objectif en a vu de belles, de très belles même. Nous avons choisi une des poses les mieux réussies et des plus piquantes.

Nous la reproduisons en photogravure dans notre almanach qui paraîtra incessamment.

Un de nos aimables confrères du matin à qui nous l'avons montrée en était ravi. Et il s'y connaît.

A bientôt la surprise.

Le nommé P... arrêté dans l'affaire de la rue Dubois, ainsi que Charlotte, sont toujours sous les verrous. L'un à St-Paul, l'autre à St-Joseph. Leur comparution viendra au premier jour.

Marguerite l'ex Hébé de la Luxembourgeoise passe tous ses loisirs à la Moderne, histoire, dit-on, de taquiner la charmante Berthe. Il y a un proverbe qui dit : On voit souvent la paille qui est dans l'œil de son voisin et l'on ne voit pas la poutre qui est dans le sien.

Lucy la Juive, dans ses promenades amoureuses, a enfin mis la main sur un demi-boyard.

Cette brune épinglée est au comble de la joie : songez donc, voir toutes les notes de couturières, coiffeuses, etc., payées, quand on les a mises dans l'oubli comme l'avait fait Lucy la Juive.

On dit merveille des appartements qu'un monsieur très chic vient de meubler au Poupard. Glaces de Venise, meubles de Boule, tapis de Smyrne.

On attend ce boyard généreux, actuellement à Paris pour pendre la Crémaillère.

La toute mignonne Adèle Ténor et Jeanne Perrin ont fait un petit voyage à Montélimar. Ces deux horizontales ont occupé les deux jours qu'elles ont passé dans la cité aux nougats à des promenades aux environs et à des petites orgies que nous passons sous silence pour ne pas effrayer les oreilles pudiques.

Adèle et Jeanne doivent recommencer sous peu leur voyage ; c'est vous dire qu'elles ne se sont pas ennuyées.

Une scène tragico-comique a eu lieu ces jours derniers, par une pluie battante, devant le Casino.

C'était l'heure de la sortie, c'est-à-dire onze heures précises. Le Poupard et Francine Grande-Sœur, les héroïnes, s'étaient déjà, pendant l'entr'acte, adressé quelques paroles malsonnantes qui avaient eu le pouvoir d'amuser la galerie ; mais tout s'était borné là, lorsqu'un sortit, alors que les spectateurs se sauvaient à toutes jambes devant la sinistre pluie qui battait le pavé plus serrée que jamais, Francine Grande-Sœur tomba à coups de parapluie sur le joli Poupard.

Heureusement, ce dernier avait vu venir les horions ; sans s'émouvoir, il jettait sur le trottoir, un superbe chapeau acheté la veille, et se précipita à son tour, sur Francine. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le parapluie de Francine volait en éclats.

Le monsieur, qui, en cette circonstance, n'a guère été chevaleresque, n'avait pris parti pour Francine et donné une gifle au Poupard. En ce moment, les titis du poulailler descendaient ; l'un d'eux avait vu le soufflet et se jeta sur le monsieur qui venait de le donner. Il lui avait fait un mauvais parti si on n'était intervenu.

Pendant ce temps, la pluie tombait toujours ; c'est vous dire la patite abluition qu'ont reçue les combattants.

Louise Fleur-de-Béguin, une blonde savoureuse, dont nous publierons prochainement la silhouette avait profité du beau temps de dimanche pour faire une promenade à la campagne. Nous avons aperçu cette délicieuse épinglée dans un milord que traînaient deux beaux chevaux noirs.

La douce Lucie Petite Sœur était, il y a quelque temps, dans la capitale du Dauphiné, où elle faisait les délices de la haute banque grenobloise.

LA BOUCHE DE MADAME X.

Par ADOLPHE BELOT.

(Suite)

Si elles ont du cœur, je leur parle de leur enfance et je pleure avec elles ; si elles n'ont que des sens, je me tais et je n'en suis que plus éloquent.

La grande jeunesse ne m'est pas indifférente, mais la seconde jeunesse me remue davantage. Quant à la troisième, elle est souvent pleine de saveur, fortement épicée, et je sais en tirer un bon parti.

Enfin, je les aime tant que je ne tiens aucun compte de leur nationalité. Elles peuvent venir, sans que je les fuie, d'un pays hostile au mien : près d'elles, je ne crois qu'à la revanche de l'amour. Je confonds dans une même sympathie toutes les races et tous les types : les femmes du midi et les femmes du nord, celles de l'occident et celles de l'orient. L'Allemande riche de formes et forte en couleur, à la fois matérielle et vaporeuse, m'exalte et me fait rêver. La froideur des Anglaises me réchauffe : c'est un exercice salutaire que d'essayer de rompre la glace. La Russe a trop de rapports avec la Parisienne pour que j'en pense du mal ; elle est même, en certains cas, une Parisienne perfectionnée. J'ai un culte pour l'Espagnole aux yeux électriques, aux hanches rebondies ; ce qui ne m'empêche pas d'apprécier le regard tendre, la poitrine envahissante et les jolies dents de l'Italienne. Je ne déteste

pas l'Orientale sous ses grands voiles, mais je la préfère lorsqu'elle les laisse tomber. Enfin, je ne crains ni l'Indienne, ni la Chinoise, ni les femmes de Java, ni celles de Ceylan, ni même la négresse quand elle vient du Sénégal ou du Soudan.

Pour parler avec tant d'enthousiasme de ces femmes exotiques, vous les connaissez donc ? me dira-t-on. Vous avez pénétré dans leur pays, vécu dans leur intimité, vous les avez étudiés sur le vif ? Vous êtes un grand voyageur, un explorateur, un Stanley en femmes ?

Nullement. J'ai fait mes classes à Paris, mes études chez moi ou dans mon quartier. Je suis grand explorateur, mais un explorateur en chambre. J'estime qu'un Parisien, riche, et suffisamment généreux, un Parisien qui sait son métier de Parisien, peut sans quitter sa maison, les pieds sur les chenets, goûter aux produits du monde entier et les trouver d'autant meilleurs qu'ils viennent de loin. Un ananas qu'on mange dans le pays des ananas, n'est qu'un ananas ; on n'en fait pas plus de cas que d'une pomme. S'il vient du Brésil, dans une boîte en fer blanc, on le convoite des yeux, on respire avec ivresse ses arômes d'outre-mer et on le croque voluptueusement.

C'est après avoir causé avec plusieurs grands voyageurs, des vrais ceux-là, que j'ai résolu de ne jamais quitter Paris.

« Les femmes de Ceylan et celles de Java sont très agréables, n'est-ce pas ? leur disais-je. — Très agréables, répétaient-ils comme un écho. — Aussi, lorsque vous étiez là-bas, dans le pays vous les cultiviez ? — Lorsque nous étions là-bas, répétaient-ils en chœur, nous n'avions qu'une pensée : entrevoir une Parisienne. Nous aurions donné toutes les almées d'Egypte, toutes les bayadères de l'Inde, pour une troisième danseuse du corps de ballet de la Porte-Saint-Martin. — Nos Parisiennes sont donc préférables à toutes ces créatures ? — Non, pas toujours ; mais, loin

de Paris, on n'aime que ce qui rappelle Paris. » J'en ai conclu qu'il était inutile de voyager si l'on devait regretter d'être parti. Pourquoi quitter mes boulevards si je suis condamné à les pleurer sans cesse ? Quelle folie de courir après des femmes de toutes les couleurs, si à leurs côtés, je ne dois rêver qu'à la couleur blanche.

Où, mais par suite de ce raisonnement, si je reste à Paris, entouré des mêmes horizons, sous les mêmes ciels de lit, le regard fixé sur des visages pâles, je n'aurai qu'une pensée, un désir, une idée fixe : changer de perspective, varier mes points de vue, m'élever vers l'inconnu. Et, c'est alors que je me suis fait voyageur en chambre, explorateur à domicile. Suivant l'exemple de ces armateurs du Havre ou de Marseille, qui sans sortir de leur bureau, frètent des navires avec mission de leur apporter les produits du monde entier, j'ai dit à des capitaines, des consignataires, des courtiers : « Vous savez, si vous trouvez là-bas, à Madras ou à Bombay, à Lima, à Rio-Janeiro, et même, sans aller si loin, dans vos ports de relâche à Malte, à Naples, à Barcelone, une jolie curiosité, un petit chef-d'œuvre de la nature, quelque chose de bien fait, d'agréable à l'œil, de doux au toucher, expédiez-le moi. Si c'est trop casuel, apportez-le vous-même. » Vous en aurez soin à bord. La première fraîcheur disparaîtra pendant la traversée, mais je me contenterai de la seconde. » Munis de ces instructions, au courant de mes goûts, pénétrés de ma pensée, avec de bonnes lettres de crédit, plusieurs personnes ont bien voulu voyager pour moi et me rapporter quelques beaux produits indigènes, des échantillons qui donnaient envie d'acheter toute la pièce.

Et, c'est ainsi qu'après avoir encouragé, toute ma vie les sciences et les arts, comme je l'établissais tout à l'heure, j'ai rendu aussi de grands services à l'exportation, au libre échange, que j'ai étendu nos relations commerciales dans le monde entier. Autrefois, les indigènes de tous

les pays disaient : « Qu'irions-nous faire en France, à Paris ? On ne nous regardera même pas. Les Parisiens sont trop civilisés pour s'occuper de sauvages comme nous. » Quand ils ont vu qu'on les demandait, au contraire, qu'on leur offrait des avantages pour s'exporter, ils se sont exportés d'eux-mêmes, sans intermédiaires, sans courtiers. De jeunes italiennes ont quitté par une belle nuit Naples, Venise, Florence et Milan pour se diriger d'abord vers Monte-Carlo, près de leurs frontières. Elles ont rencontré, apprécié quelques-uns d'entre nous et, afin de nous connaître mieux, de nous apprécier en masse, elles sont montées dans l'express de Paris. Le même mouvement s'est opéré, du fond de l'Espagne, sur Biarritz, Bordeaux et la ligne, tandis que les Autrichiennes et les Hongroises quittaient Vienne et Pesth pour se diriger vers nos frontières du Nord, que les Danoises, les Ecossaises, les Londonniennes, de leur côté, se rapprochaient de nous. Des Américaines du Nord et du Sud, quelques Africaines, plusieurs Asiatiques se sont mêlées à cette grande émigration. Bref, de l'Orient et de l'Occident, du pôle nord et du pôle sud, des quatre points cardinaux, la femme s'avance vers Paris, entraînée, envahie par l'amour international.

IV

Je récolte ce que j'ai semé ; je suis récompensé de toutes mes peines. J'ai d'abord la joie de me dire que Paris, mon bien-aimé Paris, est devenu, grâce à moi, le but de toutes les émigrations, le centre de toutes les attractions, qu'on peut y étudier toutes les variétés de l'espèce féminine. Plus de voyages au long cours ! Nous avons à notre portée, nous trouvons sous notre main, ce qu'il fallait autrefois aller chercher si loin. Ce qu'on trouve moins, par exemple, maintenant à Paris, c'est la Parisienne, la vraie, l'ancienne. Elle existe encore, mais elle se fond, peu à peu

dans la masse des envahisseuses. Comme toutes les grandes races, elle est absorbée, mangée par les barbares.

A côté de ces grandes satisfactions morales, j'éprouve d'autres petites joies intimes, je n'ai plus besoin par exemple, comme autrefois, quand je lançais mon idée, d'envoyer à grands frais des émissaires au loin, de prendre l'affaire à mes risques et périls, d'encourager l'émigration de mes deniers. Elle a lieu d'elle-même, tout naturellement et j'en profite sans bourse délier.

Quand je dis sans bourse délier, j'exagère un peu. Il y a toujours quelques menus frais. La Parisienne, installée à Paris, dans son hôtel ou son appartement, entourée de tributaires qui lui paient chacun un petit impôt pour l'aider à payer les siens peut avoir des caprices, des lueurs de désintéressement dont les habiles savent profiter. Mais l'Anglaise, l'Italienne, l'Espagnole sont obligées pour vivre de mettre une sourdine à leur cœur et de songer seulement à leurs intérêts. Elles nous ont conquies ; nous devons supporter les frais de la guerre. Puis, en attendant qu'elles aient pignon sur rue, elles n'habitent pas, elles campent dans quelques maisons complaisantes qui frappent les visiteurs de certaines relevances. Rien de plus juste : grâce à ces centres hospitaliers, nous savons où rencontrer nos voyageurs et elles peuvent nous recevoir avec les honneurs qui nous sont dus, les raffinements de luxe que nous n'aurions pas trouvés sous leur tente.

Ces lieux de rendez-vous qu'Engène Sue aurait certainement décrits dans ses Mystères de Paris, s'ils avaient existé de son temps, sont nombreux ; mais quatre seulement jouissent de quelque faveur. Ils ont, à leur tête, les hautes et puissantes dames : Lareine, Lenoue, Valence de Vernon et Baronne. De la première, j'aurai à parler plus tard.

(A suivre.)

Un de nos amis qui revient d'Amérique, où il a assisté à l'inauguration de la statue de la Liberté, nous donne le chiffre de quelques fortunes :

Le citoyen le plus riche de la libre Amérique est M. Jay Gould, qui possède 130,000,000 dollars, soit 650,000,000, autrement dit (à 5 pour 100), 32,500,000 francs de rente.

Après lui viennent : M. Jacob Astor avec 125,000,000 dollars, et le célèbre M. Vanderbilt, bon troisième avec 100,000,000 dollars.

Mentionnons ensuite : MM. Russel Saze, E.-P. Huttington et J.-W. Mackay : 40,000,000 dollars.

MM. F.-L. Ames : 35,000,000 dollars, Stewart : 32,000,000 dollars.

M^{me} Hettie Green : 25,000,000 dollars. M. H. Payne : 20,000,000 dollars.

MM. Fréd.-W. Vanderbilt, Robert Goëlet, Ogden Goëlet et Samuel-H. Tilden : 15 millions dollars.

Bals parisiens :
Après les bals blancs, voici un bal... noir. La petite Z^{me}, une négresse... de grande marque, organise, pour le commencement de décembre, un grand bal, où sont invitées toutes les négresses et mulâtresses de Paris. Quelques jeunes blanches de distinction et plusieurs de nos « copahurchies » seront également de la fête, mais à la condition de se déguiser en charbonnières et charbonniers, fouchtra!

La belle Z^{me} aux cheveux crépus compte faire bien des choses; n'a-t-elle pas à dépenser, d'ailleurs, les cadeaux princiers que lui a fait une femme du monde?

La fête débutera par une tournée de petit noir; mais c'est au milieu de flots de champagne que se terminera cette nuit... blanche.

Maria Cabassu fait les délices de la brasserie Moderne. C'est à celui de ses adorateurs qui lui offrira le plus joli cadeau : une montre et une chaîne en or — un joli costume qu'elle va nous montrer sous peu. Mais elle n'a pas eu de chance mercredi soir : un monsieur venant de Moulins est entré chez elle et a tout mis sens dessus dessous.

Le sous-off du 3^e Dolman Bleu ne vient plus. Y aurait-il de la brouille dans le ménage?...

Maria la Poseuse, de la brasserie Suisse, a été renvoyée de cette brasserie, emportant un beau souvenir de la patronne. Elle est en ce moment à la Brasserie de Lyon. On l'accuse de méchanceté, et cependant son passé n'a pas toujours été rose.

Virginie M^{me} nous est revenue de Dunkerque. Il paraît qu'elle est en bonne intelligence avec le P.-L.-M., car son voyage ne lui a coûté que 50 francs.

Elle est maintenant à la taverne Anglaise. Depuis quelques jours elle est triste et ne parle à personne. Qu'y a-t-il donc? Le petit E^{me} s'en va?

La fidélité, comme la vertu, n'est pas toujours récompensée!

Martyre.
Un grand nombre de demi-mondaines assistaient à la première de *Martyre*. L'émotion a été très grande chez quelques-unes. Le beau drame de d'Ennery les a émus profondément. Marie Maillard et Ma Mère m'attends ont versé d'abondantes larmes. Le petit carré de dentelles ou de batiste, qui s'appelle mouchoir pour le commun des mortels, dans lequel ces dames pressent leurs jolis nez et reçoivent leurs pleurs, étaient imprégnés comme leur éponge de Venise dont elles se servent dans leurs baignoires.

On nous conte le désespoir d'une couturière dont deux clientes sont parties depuis le mois de mai oubliant de régler leur note. Vichy a retenu les deux fugitives, qui nous l'espérons, reviendront bientôt avec de sérieuses économies.

On signale la disparition du firmanent demi-mondain de l'étoile Joséphine O.... Depuis une quinzaine de jours les lunettes se braquent en vain du zénith à l'horizon. Nul ne découvre rien. Sa bonne même ignore le retour. Est-ce un husard, est-ce un cuirassier, est-ce un dragon. Quel est le centaure qui l'enlève?

Ninette aussi a son petit truc pour dépister les créanciers ennuyeux : il consiste à leur dire que Ninette habite au 5^{me} alors que Ninette loge au 3^{me}. Oh! deux étages de plus; c'est si peu. Ça réussit-il toujours?

NOUVELLES A LA MAIN
A la brasserie du Lycée :
— Voilà qu'un savant a trouvé de l'or dans les pierres.
— Qu'est-ce que ça peut te faire?
— Ça me fait plaisir.
— Pour ce qu'il t'en reviendra!
— Je sais bien; mais j'étais agacé d'entendre toujours dire qu'elles sont malheureuses, les pierres; à présent, on ne les plaindra plus.

Dédié aux maris :
— Pour être solide et durable, le nœud conjugal doit être un nœud coulant.

Un monsieur est chargé par un de ses amis de chercher un appartement. Il en trouve un rue Victor Hugo qu'on lui fait 6,000 francs. Cette somme lui paraissant ridicule tellement elle est exorbitante, avant de sortir du salon, il prend un charbon dans la cheminée et trace sur la muraille le rébus suivant :

6,000 francs
le
Puis il dit au portier en s'en allant : « vous ferez lire cela à votre maître ». Le propriétaire en a cherché longtemps le sens; il vient enfin de découvrir ce que cela signifie :
6,000 francs le barbare! (*barre, barre*).

Calinette, qui possède mieux la langue de l'amour que celle de Montaigne, écrit une lettre désolée à son « cher et tendre » dont elle est séparée depuis de longs jours.
En voici le *clou* :
« Je suis toute triste; viens vite, j'ai des idées de *cuisside*! »

Dialogue entre tailleur et client.
— Monsieur, votre conduite est inqualifiable! car, enfin, vous avez de très beaux appointements.
— Je ne dis pas non.
— Vous manquez à votre parole.
— Pas le moins du monde. Je vous avais promis de vous payer avec mes économies.
— Eh bien?
— Eh bien... je n'en fais pas.

Un étudiant vient d'écrire à son père, clercal renforcé, qu'il avait besoin d'argent parce qu'il avait donné une somme considérable à un pauvre religieux expulsé.
— Es-tu bien sûr, a répondu immédiatement le papa, que ton religieux ne sorte pas du couvent de l'Attrape?

Une de nos demi-mondaines frappait un jour à la porte de sa sœur, qui ne lui répondait pas. Impatiente, elle lui crie :
« Mais ouvre-moi donc!
— Me prends-tu pour une écaillère? » lui répond cette dernière.

Une jeune fille disait à un de ses parents qui venait voir sa mère :
« — Ne faites pas de bruit, mon cousin, maman vient d'accoucher.
— Mais, ma bonne amie, je croyais que votre père était absent depuis deux ans.
— Oh! cela ne fait rien, répond la nicette : il nous écrit tous les mois. »

Petites Nouvelles Artistiques
A la Gaité, les treize premières représentations de *Le Cigale et la Fourmi* ont produit, malgré le triple service de presse, le chiffre magnifique de 103,377 fr.

L'Association des artistes musiciens, fondée par le baron Taylor, a célébré la fête annuelle de Sainte-Cécile le lundi 22 courant, à onze heures, en l'église Saint-Eustache, en faisant exécuter la messe en ut de Beethoven.

Les soli ont été chantés par MM. Flajollet, Malivert et Rissier.
A l'Offertoire, M. Sivori a fait entendre un *Andante religioso* de sa composition.
MM. Bosquin et Caron ont chanté un *Sanctus* de M. Jules Cohen et des motets de Mendelsson et de Leprévost.

La cérémonie s'est terminée par la marche du Sacre de Meyerbeer.
Trois cents exécutants ont pris part à cette solennité, sous la direction de M. Jules Danbé.
Le grand orgue était tenu par M. Henri Dallier.
La quête a été faite au profit de la caisse de secours de l'Association.

M^{me} Paola Marié, qu'on regrette de voir éloignée de la scène, depuis quelque temps, est engagée à de fort brillantes conditions au Havre, pour une série de représentations dans les principales opérettes parisiennes.

Le succès grise donc?
Une charmante artiste, M^{me} Legault, pour ne pas la nommer, était allée un de ces soirs derniers entendre une comédie bouffonne qu'on joue avec succès dans un théâtre de boulevard, à Paris.
M^{me} Legault avait pris une avant-scène et l'avait même payée au prix fort. Je ne sais si la comédie lui plut beaucoup ou ne lui plut qu'à demi; toujours est-il qu'elle ne se fêta pas sa satisfaction d'une façon très exubérante. Elle se contenta d'applaudir discrètement, jugeant que cela suffisait.

Après le secor acte, voilà que la porte de son avant-scène s'ouvre brusquement et que le directeur du théâtre fait son entrée en bourrasque.
Ce directeur, qui était fort humble jadis et même un peu penaud de sa nature, le prend de très haut maintenant que ses recettes sont belles.
— Mademoiselle, dit-il carrément à M^{me} Legault, vous ne semblez pas vous amuser ici. C'est très blessant pour vos camarades de ce théâtre. Ma troupe vaut bien celle de la Porte-Saint-Martin où vous allez jouer. Si vous voulez, je vais vous rendre votre argent, et vous me ferez le plaisir de décamper!!!

M^{me} Legault, stupéfaite, n'a guère su que répondre. Elle est restée, mais elle s'est amusée de moins en moins.
Le directeur est remonté sur la scène, triomphant, et a dit :
— Voilà comment on les mate!...
Le succès!... Ah! dame!...

Le ténor Montbert.
On télégraphie de Marseille :
« Le maire a pris un arrêté interdisant au ténor Montbert de reparaitre sur la scène du Grand-Théâtre.
« Cette mesure de rigueur a été motivée par certains écarts de langage auxquels s'est livré cet artiste envers le public, lors de son troisième début, ou d'ailleurs il a échoué, et au cours de la représentation qui a suivi. »

On se souvient qu'ici, lors de ses succès soulignés par des sifflets, Montbert s'était déjà de sympathiser avec le public au moyen de divers signaux.
Celui du chapeau entre autres, et le poing montré à ses admirateurs.

M. Georges Ohnet n'a décidément, pas pu se résoudre à abandonner le théâtre où il a eu de si grands succès, avec *Serge Panive* et le *Maître de Forge*.

M. Ohnet lit aujourd'hui, aux artistes du Gymnase, sa fameuse *Comtesse Sarah*.
Comme on va le voir par la distribution suivante, M. Ohnet donne à M. Ohnet un ensemble d'artistes qu'aucun théâtre — à l'exception de la Comédie-Française — n'aurait pu lui offrir.

Voici cette distribution :
Gén. de Canahilles MM. Lafontaine.
Pierre Saverac Damala.
Léopold Frossard Noblet.
Colonel Merlot Landrol.
Pomperan P. Achard.
La Livinière Demey.
Capitaine Adhémar Charton.
Sarah M^{me} Jane Hading.
Blanche de Cygne Rosa Bruck.
Madeleine Merlot Lemierre (déb.).
Madeleine Pomperan Darlaud.
M^{me} Smorden Villiers.

Voilà une magnifique première sur la planche.
Nous sommes heureux d'apprendre que M^{me} Van Zandt continue à aller de mieux en mieux.
Elle marche aujourd'hui sans être forcée, comme elle l'était ces temps derniers, de s'appuyer sur une canne.

M. Gravière a obtenu un premier succès dans son procès contre M. Cossira.
Le tribunal de Bordeaux vient, par un jugement des mieux motivés, d'écartier l'exception d'incompétence soulevée par l'artiste et l'a condamné aux frais. Il a renvoyé les parties au 15 décembre pour plaider au fond.

Nous recevons de Turin des nouvelles de la petite Laborie, notre ex-pensionnaire des Célestins. Elle obtient, paraît-il, beaucoup de succès auprès des Italiens qui trouvent à leur goût sa jolie mine éveillée.
On a fait courir le bruit que Marie Bourgoin aurait contracté elle aussi un engagement pour Turin.
Décidément, les naturels de là-bas aiment les jolies femmes.

la jambe, talent qui peut plaire à quelques gommeux ou à ces vieux beaux du cercle des Ramelli. Ma dernière chronique concernant M^{me} Dorville était bien au-dessous de la vérité, rarement l'on voit au café-concert une artiste de la valeur de celle-ci la voix fraîche et harmonieuse nous roucoule chaque soir quelques valse, romances, morceaux d'opéra tirés d'un répertoire vraiment sérieux.

M^{me} Edwige Moret, chanteuse de genre et tyrolienne, est également très en faveur auprès du public stéphanois qui ne lui ménage pas ses applaudissements. Nous ne lui ménagons pas les nôtres et lui crions : Bravo!

Nous avons eu les adieux de M^{me} Lazharini et Albertine Delmas, adieux que nous enregistrons pour mémoire seulement. M^{me} Luciani est la seule chanteuse comique qui mérite quelques applaudissements. Pour ce qui concerne M^{me} Judith Véga, chanteuse comique, créole, etc., etc., voyez : Veste, chaque soir!

La troupe Legray doit nous quitter le 3 décembre; ces artistes laissent comme toujours le meilleur souvenir d'eux, aussi ils seront regrettés. Comme nous le disions dans notre précédent numéro, M. Louis Delmas, le sympathique baryton de la troupe Legray, quitte ces derniers pour courir seul à la renommée et au succès, et il possède dans le gosier de quoi arriver C'est un artiste de talent qui a su se faire apprécier à Saint-Etienne; sa place est toute marquée sur ces grandes scènes parisiennes.

Adieux de la troupe Juliano, mélomanie culinaire. Les Zento, vélocipédistes, ont eu, pendant leur court séjour, un succès colossal et vraiment mérité; c'est une attraction qui mérite d'être vue.
Passons un peu aux nouveaux débutés. Le 21 courant, rentrée de MM. Lockford et Labarre dans leur nouveau travail des cinq barres en l'air. Rentrée également de M^{me} Lotty, travail sur la boule. Le 23 courant, débuts de M^{me} Persiri, chanteuse falcon. Le 26 courant, rentrée de la troupe Merckels et Gaupki, les rois du tapis. Le 4 décembre, débuts du célèbre Nicol, comique en tous genres, de M^{me} Andréa Dulac, chanteur comique, et rentrée de M. Henry, baryton. Le 7 décembre, débuts des frères Barrois et de M^{me} Foucard, travail de force. Voilà des attractions, ou je ne m'y connais pas.

Éloges à MM. Bonnardel, directeur, Reichenstein, chef d'orchestre, Saucet, sous-chef, et au godaillant régisseur d'Orfini.

GRAND-THÉÂTRE
La situation étant loin d'avoir changé dans cette usine, nos honorables et M. Andraud, le directeur, continuant à se ficher du public stéphanois, il est du devoir d'un journal théâtral et artistique de flageller ce qui se passe dans cette boîte. Nous commencerons sous peu nos critiques sur le théâtre. L'on rira pour sûr!

Revue des Cirques et Concerts
CIRQUE CONTINENTAL
Les Français au Tonkin

La grande pantomime que le cirque Continental vient de monter est bien faite pour attirer la foule. Samedi, à la première représentation, il n'y avait la plus petite place vacante; dimanche plus de 500 personnes n'ont pu trouver de place.
C'est un nouveau succès à enregistrer.

Du reste, il est rare de trouver dans un cirque une pièce montée avec tant de luxe et de mise en scène. Les costumes sont frais.
Deux cents exécutants prennent part à l'assaut du fort annamite; les tambours roulent et les clairons sonnent la charge; nos braves troupiers, soldats et marins se précipitent sur les pavillons noirs qui remplient en désordre, le tout au milieu d'un bruit formidable, de coups d'arquebuses et de fusils.

Il faut voir par quels trépanements applaudissements les soldats français sont accueillis. C'est le clou de la représentation.
La première scène se passe dans un palais annamite. Les mandarins défilent et une fête est donnée.
Les danseuses sont ravissantes; du reste M^{me} Juliette-Lagoutte, Margareth, Rovizza, en font partie.
A part ces deux grandes scènes, nous avons plusieurs petites anecdotes patriotiques, tels que la mort du commandant, la blessure du porte Étendard.

Enfin, la dernière scène est encore la plus attrayante :
C'est l'apothéose!
L'emblème de la France est assez bien représenté sur un tréteau porté par des soldats français; le drapeau tricolore défile devant les drapeaux des autres nations, et les Mandarins arrivent derrière, accablés sous le joug de nos marins.

Le tout forme un ensemble ravissant et nous pouvons prédire à M^{me} Valérie Léon une bonne série d'excellentes représentations.
Ce n'est jamais en vain, que l'on s'attaque au patriotisme.

CIRQUE RANGY
Succès! Succès!
Après Zéo, Corradini; après Corradini, Rudolph, l'honneur flûte. Toutes les semaines, on nous offre de nouvelles attractions.
La troupe Zéo est vraiment inépuisable; chaque jour, elle nous montre des nouveautés inconnues pour Lyon, presque des merveilles.
Le vent est au Cirque; allons au Cirque.

SCALA-BOUFFES
Les succès de *Lyon en 80 minutes*, continuent toujours; incessamment, changement et nouvelle attraction, on ajoutera à la revue plusieurs nouvelles scènes : le Bazar de Lyon et la Bouchée de Pain.
Il y aura foule encore longtemps, au gentil établissement de la rue Thomassin.

CASINO DES ARTS
Paulus est toujours épatant.
Passons sur ses défauts; mais néanmoins, nous reconnaissons que c'est bien le roi du café-concert.
A Paris, il trouve le moyen de déployer son activité à tel point qu'à une demi-heure d'intervalle, il trouve le moyen de se faire entendre dans la même soirée, dans deux concerts différents; il touche 175 fr. dans l'un et 200 fr. dans l'autre pour un quart d'heure à peine.
Tout cela pour chanter l'*Omniabus*, 3, rue du Paon, le *Revenant de la Revue*, etc.

FOLIES-BERGÈRES
Séance de patinage tous les soirs.

SAINT-ÉTIENNE
EDEN-CONCERT
L'affluence de public chaque soir est toujours très grande, et certes, la majorité de ce public ne vient pas pour applaudir les chansons plus ou moins ineptes, beuglées (passez-moi l'expression) par quelques chanteuses qui n'ont d'autre que celui de lever

la situation étant loin d'avoir changé dans cette usine, nos honorables et M. Andraud, le directeur, continuant à se ficher du public stéphanois, il est du devoir d'un journal théâtral et artistique de flageller ce qui se passe dans cette boîte. Nous commencerons sous peu nos critiques sur le théâtre. L'on rira pour sûr!

Petites Nouvelles artistiques.
Dans notre prochain numéro, silhouette de M^{me} Edwige Moret, chanteuse tyrolienne, nous publierons après celle de M^{me} Dorville, chanteuse légère, toutes deux en représentation à l'Eden-Concert.

On nous annonce pour très prochaine l'arrivée dans notre ville du grand Cirque Continental, actuellement à Lyon, et qui a laissé, lors de son premier passage dans notre ville, le meilleur souvenir. Si cela est vrai, nous devons féliciter Mme Valérie Léon, la charmante directrice de sa détermination et nous féliciter nous-mêmes de cette bonne aubaine.

Nous apprenons que M^{me} Dorville, la sympathique artiste de l'Eden-Concert doit créer cette semaine une romance intitulée *La Valse des sentiers* paroles de M. Elie Lupano, musique de notre ami et notre confrère Gustave Brunel d'Avignon. Nous en parlerons.

CLERMONT-FERRAND
THÉÂTRE GUIGNOL
Toujours beaucoup de monde au théâtre Guignol; les ferventes habituées s'y désolent la rate à qui mieux mieux, et nos jeunes mondaines y viennent avec beaucoup d'exactitude.

CASINO DES VARIÉTÉS
Le succès de la troupe actuelle se continue; on nous annonce de nouvelles attractions pour la semaine prochaine. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro.

ALCAZAR DU PUY-DE-DOME
Tout d'abord, nous parlerons de la fugue de la chaste Suzanne Augier, qui nous a faussé compagnie avec beaucoup de désinvolture, la semaine dernière. S'il faut en croire certains bruits, la cause de ce prompt départ n'étant pas très sérieuse, notre charmante artiste persiste néanmoins à ne plus reparaitre.
Passons au bilan de la semaine :
M^{me} D'Jelmany chante toujours très gentiment ses tyroliennes; elle nous a dit cette semaine les *Couplets de la Camargo*, l'*Enfant de la Forêt-Noire*, les *Parisiennes*, le *Bataillon des amours*, etc.
On nous parle du prochain départ de *Marcelle Rianki*; la mignonne artiste laissera parmi nous un excellent souvenir; elle dit toujours avec beaucoup de grâce la *Manola*, la *Polka des bossus*, les *Volontaires*, *Giroflé-Girofla*; très gentille en soubrette M^{me} Rianni joue l'opérette en artiste consommée et tient vaillamment son rôle. M^{me} Jeanne Peretti, chanteuse comique, nous promet quelques nouveautés sous peu; toujours aimable, cette charmante enfant nous paraît douée d'un agréable caractère. Nous la félicitons pour l'entrain avec lequel elle a tenu son rôle dans *Frisette et Briochet*, une opérette vraiment enlevée en compagnie de Vettillard. Ce dernier nous a donné des chansonnettes avec lesquelles il a obtenu de chaleureux applaudissements pendant son séjour à la *Scala de Lyon*; nous avons nommé l'*Entrement* et la *Valse des chopines*.
Sous peu, représentation d'une opérette ayant pour titre le *Pélican blanc*.
Prochainement : Débuts de M^{me} Renée, romancière, et de M^{me} et M. Fortin, couple duettistes.

LES TZIGANES
Au moment où paraîtront ces lignes, l'orchestre des Tziganes se fera entendre dans les salons de la Société lyrique.
Nous reviendrons sur ce sujet dans notre prochaine chronique.

THÉÂTRE PROVISQIRE
Mieux vaut tard que jamais.
On parle de l'ouverture de notre théâtre pour les premiers jours de décembre.
GASTON DE VAULX.

ENIGME

J's fus demain, j'serai hier.

X

Quelque secours de moi qu'vous puissiez attendre, Craignez les quiproquos que quelquefois je fais; Comptant comme Titus, mes jours par bienfaits, Je coûte à l'univers plus de sang qu'Alexandre.

X

Solutions du dernier numéro :
Enigme : Médaille.
Ont trouvé la solution :
Un amoureux de Céline Dép... Un trice. Je m'ennuie. Victor Z... Je vous aime. Deux abrutis de la Luxembourg. L. T... Julie R... Une amie de Blondinette. L. Kreuscher. Mis Hourri. Léon de Saint-Bel.

Du numéro 50, et sont arrivés en retard : les quatre devins suivants : Un allumette chimique, Pitanchu, un Grabador en chambre, le Mari et l'Amant. Nous les prions dorénavant de nous adresser leurs solutions le MARDI matin.
Du numéro 57 :
Mis Hourri est le gagnant.
Prière de nous donner son adresse.

LE SPHINX.

PETITE CORRESPONDANCE
Un lecteur assidu du *Lyon s'Amuse*. — C'est par erreur du mettre en pages cet article a passé deux fois. En qualité de lecteur assidu, nous vous devons des excuses. Recevez-les. Nous sommes heureux de pouvoir vous dire que nous recevons avec grand plaisir les articles que l'on veut bien nous soumettre et que nous insérons ceux que nous en croyons dignes. La personne signalée dans les échos n'est point celle présumée par vous, nous regrettons de ne point la connaître.

A Lézi K Réman. — Recevez également excuses, avons présenté vos observations. Comprenez que la chose est délicate. Nous devons user de tact et glisser, car nous ne voulons faire de la peine à personne. Envoyez renseignements que vous aurez si vous voulez.
Teba H. C. — Bien. Nous n'insérons rien sans l'adresse des auteurs.
A. C. — Merci, le dernier bouquet insérons. Hospital. — Continuez envoi, merci. N'allons pas à Valence. N'écrivez pas au verso des pages.

LES LIVRES
Aujourd'hui, sera mis en vente, par l'éditeur H. Kistemackers, une édition populaire, en livraisons illustrées à dix centimes, de : *Autour d'un clocher*, par Fèvre-Desprez.

Autour d'un clocher est un livre désormais célèbre. Poursuivi, une première fois par le parquet de la Seine, il fut traduit devant le jury parisien, qui ne comprit ni les visées artistiques ni la portée vraiment morale de ce roman, se laissa influencer par deux ou trois citations tronquées par l'accusation, et donna, tête baissée, dans un traquenard de poursuites commerciales et protectionnistes à peine voilées par l'avocat général lui-même. Le verdict fut affirmatif à la majorité d'une voix, et le pauvre diable d'auteur fut condamné à la prison, d'où il se sortit, à l'expiration de sa peine, que pour aller mourir dans son village de Rouvres, des suites de la maladie contractée sous les verrous. « Ceux qui ont fait condamner cet enfant sont des misérables », écrit M. Emile Zola au cours d'une protestation superbe insérée au *Figaro*.

Quelques mois plus tard, le parquet de Bruxelles crut devoir à son tour faire saisir *Autour d'un clocher*. Mais la chambre des mises en accusation, appelée à statuer, plus éclairée et mieux avisée que sa consœur parisienne, refusa de s'associer à ces odieuses et ineptes poursuites, et rendit au mois de décembre 1885 une ordonnance de non-lieu qui mit fin à cette croisade contre un livre sincère et profondément véridique.
M. Amédée Luyon s'est chargé d'illustrer cette nouvelle édition, à laquelle on peut s'abonner en France, en envoyant 4 fr. 50 c. à l'éditeur H. Kistemackers, 73, rue Dupont, Bruxelles.

Le Directeur-Gérant : GEORGES AUBERT.

Place St-Nizier, rue Mercière
TOUTE LA RUE DES BOUQUETIERS
ANCIENNE MAISON

MOUTH
Mise en vente

DE
Nouveaux assortiments en Costumes, Confections, Jaquettes, Rotondes fourrées, Robes de Chambre, Lainages, Draperies, Toiles, Blancs, Rideaux, Tapis, Couvre-Pieds, Couvertures, Fourrures, Articles de Paris, etc.

CORBEILLES DE MARIAGE

ALCOOL DE MENTHE MITCHAM
RECOMMANDÉ POUR LA TOILETTE
SUPÉRIEUR à tous les produits similaires
A. MILLET et C^o, distillateurs, à GRASSE
Dépôt : 97, r. Vendôme, Lyon. Se vend partout.

Soins et Hygiène de la Peau

Crème Florentine

A LA GLYCÉRINE
Contre Gerçures, Boutons, Rougeurs, Altérations de l'épiderme
Le Pot : 1 fr. 50
En vente chez tous les Pharmaciens, Coiffeurs et Parfumeurs

DÉPOT CENTRAL :
DROGGOS, à Lyon
24, rue du Plat, et 5, place Saint-Pothin

EAU SUÉDOISE
pour BLONDIR et DORER les Cheveux
Dépôt chez *Gallin-Martel*, chimiste
16 et 17, rue Quatre-Chapeaux, LYON
Et chez tous les Coiffeurs.

A LA FRANCE MODERNE

LYON — Rue Neuve, 25, et Rue de la Bourse, 6 — LYON

VENTE A CRÉDIT AVEC FACILITÉS SPÉCIALES DE PAIEMENT

La France Moderne, grâce à sa puissante organisation, est la seule Maison qui, jusqu'à ce jour, ait réalisé et mis en pratique le principe de vendre à Crédit aux mêmes prix que les premières maisons décomptant. Elle est donc à même, par conséquent, de prouver que toutes ses marchandises sont offertes aux acheteurs à 15 et 20 % meilleur marché que dans n'importe quelle maison similaire.

Elle possède, dans ses vastes Magasins, un assortiment immense de Marchandises de premier choix, provenant directement des meilleures Fabriques françaises, tel que :
Nouveautés et Hautes Fantaisies, Robes et Costumes, Draperie, Velours, Soieries, Mérinos, Cachemires noirs et fantaisie, Chemiserie, Toilerie, Blanc, Lingerie, Rouennerie, Bonneterie, Ganterie, Confection pour Dames et Fillettes, Rayon spécial pour Deuil et demi-Deuil, Vêtements confectionnés et sur mesure, pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants, Chapellerie, Modes, Chaussures, Parapluies, Ombrelles et En-Cas, Cannes, Horlogerie, Bijouterie, Bronzes, Suspensions, Couverts, Glaces, Lingerie, Meubles, Pianos, Tapis en tous genres, Ameublements, Couvertures, Matelas, Edredons, Oreillers, Traversins, Voitures d'enfants de tous systèmes, Fourneaux et Appareils de chauffage, armes de luxe et de précision, etc., etc.

Réparations d'Horlogerie, Bijouterie, Joaillerie, Bronzes, Dorure, Argenture, Nickelage. — Prix exceptionnel de bon marché, Réparations garanties

CONDITIONS DE VENTE		CONDITIONS DE PAIEMENT	
Pour 2 francs de versement, on livre pour	15 francs	L'achat de 15 et 25 francs se paie 1 fr. par semaine.	L'achat de 100 francs se paie 4 fr. par semaine
— 5 — — — — —	25 — — — — —	— 50 — — — — —	— 150 — — — — —
— 10 — — — — —	50 — — — — —	— 75 — — — — —	— 200 — — — — —
— 15 — — — — —	75 — — — — —	— 100 — — — — —	— 300 — — — — —

Bien que vendant aux mêmes prix que les premières Maisons de comptant, les Magasins A LA FRANCE MODERNE, pour prouver la puissance de leur organisation, feront un rabais de 5 (5) sur tout achat au comptant.

L'entrée des Magasins étant entièrement libre, nous invitons vivement les personnes désireuses d'entrer en relations avec la Maison, à venir se renseigner avant d'acheter.

Expédition franco en province de tout achat au-dessus de 25 francs

Toutes réclamations, échanges, etc., devront être faits dans le délai de 48 heures. — Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser aux bureaux, rue de la Bourse, 6, au premier, au-dessus de l'entresol. — Magasins et Bureaux ouverts de huit heures du matin à huit heures du soir, Dimanches et Fêtes, jusqu'à midi. — Toutes les Marchandises sont marquées en chiffres connus.

AUX ARCHERS

SAISON D'HIVER

CHAUSSURES HAUTE NOUVEAUTÉ

Pour Hommes, Dames, Fillettes & Enfants

PANTOUFLES ET MULES SATIN CAPITONNÉES

8, Rue Saint-Dominique, 8
LYON



Jeunesse Perpétuelle LE CAPILLOPHILE

RAPIDE ET SOUVERAIN RÉGÉNÉRATEUR
DES CHEVEUX ET DE LEUR COULEUR
CHEZ TOUS LES COIFFEURS

PRÉCIEUSE LIQUEUR DU GRAND SAINT-BERNARD

RECOMMANDÉE POUR SES QUALITÉS
TONIQUES, VITALES & RÉCONFORTANTES

LA DEMANDER
Dans les Principales Maisons
DE VINS FINS ET COMESTIBLES

AU CAPRICE

MANTEAUX IMPERMÉABLES POUR DAMES
de toutes tailles
Prix unique : 14 f. 95

Cette maison est la seule qui offre en
Sorties, Rubans et Passementeries de
vraies occasions à des

PRIX EXCEPTIONNELS

AVIS aux Désespérés!!!

CONSULTATIONS

sur toutes Maladies
A LA
CLINIQUE MÉDICALE
Rue Cuvier, 11
— LYON-BROTTEAUX —
Guérison radicale et surtout
sans mercure des affections
secrètes et de Matrice.
TRAITEMENT SÉRIEUX
CABINET DU DOCTEUR : De 11 heures à
3 heures et de 7 heures à 9 heures du
soir. — Gratuit, les mardis et samedis,
de 6 à 9 heures.

M^{ME} MULHIER

AVENIR PAR LES CARTES
POSSEDE VRAI SOMNAMBULE
LYON, Avenue de Saxe, 107

CORRESPONDANCE

BATEAUX A VAPEUR

LES

PARISIENS

SERVICE

LYON-MACON-CHALON

TOUTE L'ANNÉE

DÉPARTS de LYON	Lundi	A 7 heures du matin.
	Mercredi	Ponton Saint-Antoine, sur la Saône.
	Vendredi	
DÉPARTS de CHALON	Mardi	A 7 heures du matin.
	Jeudi	
	Samedi	

GRAND CAFÉ PERRIN

2, Place de la Charité, 2

ANCIENNE BRASSERIE HENRI

CONSOMMATIONS DE PREMIER CHOIX

JAMBONS, SAUCISSONS, VIANDES FROIDES

GRAND ÉTABLISSEMENT HYDROTHERAPIQUE

29, — Rue du Plat, — 29

Nouvelle installation de **BAINS ORDINAIRES** ne laissant rien à désirer

Cet établissement modèle se recommande par le confortable de ses cabines chauffées. — Pulvérisation et inhalation pour les affections respiratoires.

DOUCHES SULFUREUSES — SALLE DE CONSOMMATION

Pédicure attaché à l'Établissement

Feuilleton du LYON S'AMUSE 5

LE CAS DE M. GUÉRIN

Par EDMOND ABOUT

(Suite)

Ses collègues le respectaient comme un homme qui a beaucoup vécu et qui, tout jeune encore, est revenu des erreurs de la jeunesse. Il était âgé de vingt-huit ans, et n'avait pas d'autre domicile que le logis paternel.

Son père vendit le fonds de boulangerie et céda le bail de la maison ; car il était principal locataire. Le bonhomme se sentait assez vieux et assez riche pour prendre quelques années de repos. Il en prit bientôt tout son soul à l'ombre d'un saule pleureur. Une maladie qui ne pardonne guère aux hommes de travail, l'oisiveté, le mit en terre avant la fin de l'année. Madame Guérin la mère se trouva seule au monde avec le modèle des fils et douze mille livres de revenu. C'était bien le moment de chercher une femme à Pierre-Marie, car le pauvre enfant était triste et se refusait les distractions les plus innocentes. On lui trouva une demoiselle Laurent, fille unique d'un épicier de Mantes et passablement jolie, avec une dot de quarante mille francs. Pierre-Marie était en droit de viser plus haut, d'autant plus qu'un homme en place offre une grande sécurité aux parents. Mais la famille Laurent était honorable et la jeune personne plaisait à madame Guérin. D'ailleurs, il y avait des espérances. Pierre-Marie ne fit pas plus de résistance

qu'une demoiselle bien élevée. Sa femme ne lui inspirait point de dégoût. C'était une petite brune éveillée, un peu maigre, avec un soupçon de moustache. Elle conduisit son mari à l'autel. Les bons bourgeois de Mantes remarquèrent que le fils Guérin avait rougi jusqu'aux oreilles en prononçant le oui fatal. Pendant les cérémonies de l'Église, la mère du marié fit à demi-voix cette réflexion, qu'on trouva saugrenue :
— Dire que, si mon fils avait été une fille et si la Lenormant ne nous avait pas trompés, c'est Pierre-Marie qui porterait la robe blanche et la couronne de fleurs d'orange ! Enfin ! le bon Dieu ne l'a pas voulu. A chacun son lot, dans ce bas monde !

Un des témoins de la mariée était un Américain du nom de Wilson, établi dans le pays depuis quelques années, et locataire de M. Laurent. Il vivait seul avec une jeune personne admirablement belle, qu'il faisait passer pour sa nièce. Un nègre de quarante ans et une négresse beaucoup plus vieille composaient toute sa maison. Personne ne pouvait dire dans quel État de l'Amérique il avait commencé sa vie, ni pour quels motifs il s'était expatrié. Il exerçait la chirurgie sans diplôme : les médecins de la ville, après l'avoir menacé de poursuites judiciaires, s'étaient inclinés avec respect devant sa supériorité. Quelques-uns prétendaient que le génie de Dupuytren, mort en 1835, s'était réfugié dans le corps de ce singulier homme.

Il montrait autant de vigueur et de dextérité que d'invention et d'audace. Aussi venait-on de loin pour implorer sa terrible assistance. On le payait d'avance et assez cher, suivant la difficulté de l'opération. Il ne tenait aucun compte de la position sociale des malades, et refusait séchement de guérir les pauvres. Mais, si quelque patient succombait aux suites de l'opération, il renvoyait l'argent à la famille. La ville de Mantes avait plus d'admiration pour son talent que de sympathie pour son caractère. D'ailleurs,

sa moralité était trop suspecte pour qu'il pût se rendre populaire en province. On jasant dans tous les salons sur cette prétendue nièce, qu'il n'avait présentée à personne. Si elle restait trois jours sans paraître dans la rue, les dévotés disaient partout qu'elle avait de bonnes raisons pour se soustraire aux regards du monde.

Le jeune Guérin, qui se souciait fort peu des canons de la ville, prit plaisir à causer avec M. Wilson. Il lui raconta sa vie entière, depuis la prédiction de Mademoiselle Lenormant, et lui fit part de certaines idées, absurdes, sans doute, et dénuées de fondement, mais qui lui revenaient de temps à autre.

M. Wilson commença par tourner la chose en plaisanterie, puis il écouta les raisons de Guérin avec une certaine déférence.

— Tout est possible, lui dit-il, même l'absurde.

Il lui montra son cachet, sur lequel il avait fait graver : *Tout arrive.*

— Mais, si vous étiez poursuivi de cette idée, pourquoi vous êtes-vous marié ?

— Parce que ma mère le désirait. Et, d'ailleurs, à la grâce de Dieu ! Je suis chrétien.

— A tout événement, comptez sur moi ; je serai toujours heureux de vous rendre service.

— Merci.

Les époux retournèrent à Paris et jouirent d'un bonheur tranquille et sans nuage depuis le 2 juillet 1837, jour de leur union, jusqu'au commencement de 1842.

La petite madame Guérin gouvernait son mari, prenait soin du ménage et tenait les cordons de la bourse, sous la haute inspection de sa belle-mère. Aucun signe précurseur n'annonça le drame étrange et presque incroyable qui se préparait.

V

Le troisième lundi de janvier 1842, à dix heures du matin, M. Guérin était devant son bureau et nouait ses manches de lustrine noire, lorsqu'un de ses collègues qui le voyait de profil, lui dit :

— Méfiez-vous, Guérin ! Le mariage vous engraisse. Vous prenez du ventre, mon bon !

Le digne employé haussa les épaules, rougit imperceptiblement, et se mit à tailler des plumes jusqu'à midi.

Quelques jours après, le même voisin répéta son observation et prit à témoin toutes les personnes présentes. On fit cercle autour de Guérin et l'on dépensa un bon quart d'heure à l'examiner sur toutes ses faces. C'est ce qu'on appelle gagner du temps, en style de bureau. Le sentiment unanime fut que M. Guérin, sans être positivement obèse, tendait à s'arrondir. Il ne se fâcha point de la plaisanterie, car il était d'humeur enjouée, comme tous les hommes en paix avec leur conscience. Toutefois, il devint soucieux ; sur le soir, il relâcha machinalement la boucle de son gilet.

Un de MM. les directeurs généraux le rencontra dans un couloir étroit, à l'heure de la sortie. Guérin s'effaça tant qu'il put, cependant il fut effleuré.

— Mon cher monsieur Guérin, dit le haut fonctionnaire en souriant avec bonté, je ne sais pas si nous avons bien fait de vous porter pour une augmentation. Il me semble que vous augmentez assez de vous-même.

Guérin se confondit en remerciements et en excuses. Il supposait, dans son for intérieur, que ses chefs et ses collègues s'étaient donné le mot pour l'effrayer un peu.

— Dans tous les cas, monsieur, dit-il au directeur, on ne dira point que c'est la bonne chère qui m'épaissit, car les aliments que je prends ne me profitent guère. J'ai des nausées terribles

après chaque repas, et, hier, encore, mon dîner n'a fait que paraître et disparaître.

— En vérité ? reprit le chef d'un ton d'indifférence polie. Alors soignez-vous. La vie sédentaire a des effets surprenants. Savez-vous qu'on engraisse dans les cachots, monsieur Guérin ! Il y a un travail curieux à faire là-dessus. J'en ai jeté les bases il y a quelques années ; mais il faudrait avoir le temps. Que voulez-vous ! on est sur la brèche. Bonsoir, monsieur Guérin. Je vous salue sincèrement...

Le même soir, avant de se mettre à table, Guérin enleva l'abat-jour de la lampe et dit à sa mère et à sa femme :

— Regardez-moi bien, vous qui n'êtes pas du ministère. Est-ce que vous me trouvez engraisé ?

Sa femme dit non ; sa mère dit oui. M^{me} Guérin la jeune prétendit qu'il avait toujours eu la taille un peu carrée.

— C'est possible, répliqua la vieille M^{me} Guérin ; mais, pour le quart d'heure, elle s'arrondit. Hélas ! mon pauvre enfant ! rond ou carré, tu ne seras jamais qu'un homme. Ce n'est pas ce que cette menteuse de Lenormant nous avait promis ! Guérin sourit sans répondre.

Il mangea de grand appétit et fut malade pour son dessert. Sa femme lui fit du thé et le soigna avec sollicitude. La mère haussait les épaules et disait :

— Voilà des accidents qui me rendraient joliment heureuse si tu étais seulement une fille ! mais il est écrit que notre famille s'éteindra avec nous !

— On ne sait pas, répondit Guérin. Il écrivit une longue lettre à M. Wilson. Ils s'appliquèrent ensuite à rassurer sa petite femme.

— Je crois, lui dit-il, qu'avant cinq ou six mois je recouvrerai la santé. Mais il se peut que les circonstances de ma guérison étonnent bien du monde.

(A suivre.)